

## Arts-spectacles

THÉÂTRE, CHANSON, HUMOUR...

# François I<sup>er</sup>

Pour six mois, François Morel s'installe à La Pépinière, où il sera à la fois comédien, chanteur, auteur, metteur en scène. Il explique sa débordante activité à Jérôme Garcin



Carte blanche à François Morel,  
La Pépinière théâtre, du 8 janv. au 29 juin.

**O**n devrait l'appeler Fregoli Morel. Avec Leopoldo Fregoli, acteur, musicien, ventriloque et transformiste italien, l'ancien fromager des Deschiens et groom mythomane de « Palace » sait tout faire. C'est le même homme, bas-normand par les origines, haut par la taille et la verve, qui incarne depuis un an M. Jourdain, joue au cinéma (il sera, le 23 janvier, dans « le Grand Retournement », de Gérard Mordillat), chante sur des musiques de Juliette et de Reinhardt Wagner, prête sa voix au « Chat du rabbin », met en scène les joutes de Jean-Louis Bory et de Georges Charensol au « Masque et la Plume » (et bientôt des

impromptus de René de Obaldia), apostrophe, dans son billet de France-Inter, Gérard Depardieu ou Jean-François Copé, et tient enfin, dans « le Monde des livres », une chronique où il loue Vialatte à la manière de Vialatte. Oui, François Morel, cet élitaire pour tous, sait tout faire. Nous émouvoir et nous faire rire aux larmes, respecter les grands textes et se moquer de ses contemporains, faire l'éloge des filles pas belles dans une chanson et embrasser Ornella Muti dans un film de Lucas Belvaux, feindre à la fois la naïveté pour dissimuler son émotion et la mauvaise humeur pour cacher sa gentillesse. Ses innombrables talents, le très populaire et très raffiné François Morel va les déployer pendant six mois sur la scène de La Pépinière. On applaudit déjà. J.G.

**Le Nouvel Observateur Dites,**  
**François Morel, vous n'en faites pas trop?**

**François Morel** Si, à 53 ans, je devrais être plus raisonnable, mais chaque activité me repose des autres, et puis je n'arrive pas à en faire moins. Ma curiosité est insatiable. Déjà, petit, à Saint-Georges-des-Groseillers, je voulais être à la fois chanteur, acteur, humoriste, sur scène et dans le poste, qui était alors en noir et blanc. J'adorais l'émission « Au music-hall ce soir », où j'avais vu Fernand Raynaud. Je m'en souviens très bien, c'était un 11 novembre, l'atmosphère était sinistre, mais grâce à Raynaud elle était devenue follement drôle. Je me suis dit alors : c'est ça que j'ai envie de faire!

**Vous avez pourtant commencé**

### par des études très sérieuses...

Oui, après le lycée à Flers, j'ai fait une maîtrise de lettres à l'université de Caen, où Robert Abirached dirigeait l'institut d'études théâtrales. Je lisais beaucoup Jean Tardieu, Marcel Aymé, Jules Renard et Raymond Queneau. Le peu que je savais du théâtre, je le devais à la Comédie de Caen, où j'allais voir les spectacles de Michel Dubois, qui ne convoquait pas vraiment les brigades du rire – c'était plutôt du genre brechtien, avec des soirées Maïakovski de quatre heures trente données dans des hangars... Mais le vrai choc théâtral de l'époque, je l'ai eu en voyant une captation télé du « Bourgeois gentilhomme » avec Louis Seigner. Si j'ai rêvé d'être un jour M. Jourdain, c'est grâce à lui.

### Et pourquoi n'étiez-vous pas pressé de vous inscrire dans un cours de théâtre ?

Parce que j'étais timide et que je doutais. Je n'osais pas monter à Paris. Finalement, j'y suis allé pour présenter le concours de l'Ecole de la Rue Blanche, que j'avais choisie en raison des comédiens que j'appréciais et qui y étaient passés : Guy Bedos, Jean Rochefort et Michel Serrault. A l'époque, Brigitte Jaques, qui était prof, m'avait beaucoup soutenu. Elle me trouvait rigolo, atypique. J'ai été reçu après avoir joué un extrait de « la Leçon », de Ionesco, que j'avais répété avec ma femme, qui avait bien voulu me donner la réplique.

### Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'Ecole de la Rue Blanche ne vous a pas propulsé sur les grandes scènes de théâtre...

En effet. J'ai commencé à écrire des sketches que j'allais jouer, avec Marina Tomé, dans les comités d'entreprise d'EDF-GDF. Une de nos premières créations s'appelait « Le spectacle est annulé ». C'était un très mauvais titre. Je me souviens d'être arrivé à Draveil, dans la banlieue parisienne, d'avoir vu de grands calicots sur lesquels était écrit : « Le spectacle est annulé », et de m'être dit que les organisateurs auraient pu nous prévenir. Je vivotais aussi en jouant du Kleist avec un groupe d'anciens de la Rue Blanche.

### Votre première vraie expérience théâtrale, ce ne fut pas Kleist, mais « Les Dégourdis de la 1<sup>re</sup> »,

### d'André Mouëzy-Eon, monté par Jacques Rosny aux Variétés...

Très important, « les Dégourdis » ! C'est là que j'ai observé de près, avec fascination, deux monstres sacrés, Robert Hirsch et Darry Cowl, deux acteurs opposés, le premier très soucieux de construire son rôle, le second travaillant à l'instinct, les deux ayant un mal fou à jouer ensemble et se disputant le privilège de faire rire la salle. C'est là, surtout, que j'ai commencé à faire l'accent des Deschiens et à avaler les « r », façon normande...

### C'est justement avec les Deschiens, cette famille de Français moyens imaginée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, que vous devez votre notoriété paradoxale. Car vous y incarnez M. Morel, un fromager marié à Yolande Moreau.

### Allergique aux livres, il lance à son rejeton, qui lit les « Mémoires d'Hadrien », un mémorable « C'est pas Yourcenar qui va tailler la haie ! ».

J'ai adoré travailler avec Deschamps et Makeïeff, improviser presque chaque jour les répliques des Deschiens, mais j'ai tout fait pour ne pas voir le succès que la série remportait sur Canal+. Car, si j'en avais eu conscience, je n'aurais pas osé jouer plus tard, par exemple, « le Jardin aux betteraves », de Roland Dubillard. En même temps, je dois aux Deschiens une popularité qui m'a ouvert toutes les portes des théâtres. Et puis les gens du métier ont compris qu'on n'était pas aussi bornés que les Deschiens, que j'étais capable de jouer dans « les Précieuses ridicules » et que je n'avais pas lu uniquement les Mémoires de Poulidor...

### A partir de votre rencontre avec Jérôme Deschamps, votre pygmalion, vous allez en effet vers ce que vous aimez le plus : Molière, Feydeau, Offenbach et Dubillard.

C'est Jérôme Deschamps qui a transformé mes désirs en réalité. Grâce à lui, j'ai commencé à participer enfin à des spectacles où je serais allé comme spectateur. Ce qui n'était pas le cas avant. Je peux dire que si j'ai fait souvent le choix de la facilité au cinéma, je ne l'ai jamais fait au théâtre. Sans doute parce que, avec

### BIO

Né en 1959 à Flers (Orne), FRANÇOIS MOREL est comédien, chanteur, metteur en scène et chroniqueur sur France-Inter. Il est notamment l'auteur de « Hyacinthe et Rose » (Thierry Magnier), « l'Air de rien » (Denoël) et « Raymond Devos. La raison du plus fou » (Cherche Midi). Il a reçu en 2012 le prix Alphonse-Allais.

### A VOIR

#### CARTE BLANCHE À FRANÇOIS MOREL

A La Pépinière (01-42-61-44-16) :

- « Instants critiques », du 8 janvier au 2 mars et du 2 avril au 13 avril.
- « 22h22 », du 14 janvier au 8 avril.
- « Hyacinthe et Rose », du 5 février au 2 mars.
- « Bien des choses », du 5 au 30 mars.
- « La fin du monde est pour dimanche », du 18 avril au 22 juin.
- « Le Soir, des lions », du 25 au 29 juin.

Molière ou Dubillard, je ne m'ennuie jamais. Je sors de scène épuisé et heureux, alors que je ne rentre pas très fier de moi d'une journée de tournage... Et puis quoi, au cinéma, on ne peut rien refaire, alors que j'aime retoucher, améliorer. C'est la raison pour laquelle, dans ma vie, le théâtre est toujours prioritaire. C'est à cause du « Bourgeois gentilhomme » que j'ai refusé à Noémie Lvovsky le rôle, dans « Camille redouble », qu'elle a donné à Michel Vuillermoz et que j'ai décliné la proposition de Bertrand Tavernier d'être un conseiller de Villepin dans son prochain film. Je suis incapable de tourner dans la journée et de jouer le soir au théâtre, je n'ai pas le don d'ubiquité de Denis Podalydès ou de Pierre Arditi. Et pourtant, même si je ne serai jamais un premier rôle, j'aime jouer des seconds rôles au cinéma. Mon meilleur souvenir, c'est « Un couple épatant », de Lucas Belvaux. J'avais même fait la couverture de « Positif ». J'étais très fier. Le problème, c'est qu'en ouvrant la revue j'ai lu : « Morel est décevant. » Une grande leçon d'humilité.

### D'où vient votre passion pour Roland Dubillard, que vous avez si bien servi sur scène ?

C'est le rire le plus merveilleux et le plus mystérieux que je connaisse. On rit, mais on ne sait pas de quoi. Quand on est dans le désert et qu'on n'a pas d'eau, Dubillard préconise de prendre un peu de poudre et de mettre de l'eau dessus. J'adore ! Faut-il sauter ensemble sur le « h » ou le « p » de « hop » ? J'adore ! Dubillard, je l'ai vu après une représentation des « Diablogues ». Il était très malade et en chaise roulante. Il m'a juste dit : « C'est très bien. » Et puis Jacques Gamblin est arrivé, et il lui a dit : « C'est très bien. » Sa fille était là. Elle nous a dit qu'on avait de la chance : « Vous savez, c'est rare qu'il soit si loquace. » C'était émouvant et drôle. C'était du Dubillard.

### Depuis plus d'un an, vous jouez, en tournée et à guichets fermés, « le Bourgeois gentilhomme », auquel vous restituez sa naïveté, sa gaucherie, son désir touchant, jamais ridicule, de se cultiver. C'est votre grand rôle, non ?

J'aime follement ce personnage, sans doute pour sa part d'enfance, où ●●●

●●● je me reconnais. Je ne l'ai jamais senti comme un cynique et je fais mien son étonnement perpétuel : « Ah la belle chose de savoir quelque chose ! » M. Jourdain a envie de voir ailleurs comment est le monde et, dans sa course à la reconnaissance, il est victime de ringards, comme le professeur de musique. Bien sûr qu'il est ambitieux, mais il a surtout envie d'épater à la manière d'un gamin. Moi aussi, j'ai eu envie d'être quelqu'un d'autre, de m'éduquer et d'épater.

**Le public qui vient vous applaudir dans « le Bourgeois » vous parle-t-il encore des Deschiens ?**

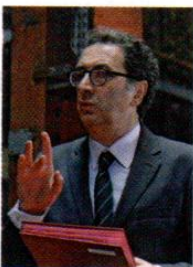
Non, presque plus. En revanche, les spectateurs me parlent beaucoup de ma chronique sur France-Inter. Il faut croire que mon air de faux naïf fonctionne bien. Ça les amuse. Enfin, pas tous. Je n'ai pas oublié le coup de fil que m'a passé Ivan Levaï, fou de rage, après ma chronique « Pourquoi souriez-vous Anne Sinclair ? » Je lui ai fait remarquer qu'il n'était plus directeur de l'info sur Inter. Et puis quoi, il avait tort, je ne suis pas méchant. Je n'arrive même pas à l'être avec François Hollande. Récemment Daniel Schneidermann reprochait au président de sourire sur le perron de l'Élysée devant les journalistes. Or j'ai été frappé par l'histoire de cette bonne sœur qui a passé trente ans dans un couvent. A sa sortie, on lui a demandé ce qui l'avait frappée : les smartphones, les formes des voitures ? Non, une seule chose : que les gens ne chantent et ne sourient plus dans la rue. Alors, qu'un président reste courtois est plutôt bon signe, et ça ne retire rien à son devoir de gravité. En fait, à la radio, je me sens plus citoyen que chroniqueur. Quand j'ai commencé, il y avait Stéphane Guillon et Didier Porte. Je leur laissais la politique, et ils me laissaient le point G et la chasse aux taupes. C'est vrai que leur départ m'a donné l'occasion d'aller un peu plus sur le terrain politique, mais je n'en abuse pas. J'ai d'ailleurs une liberté absolue et je ne montre jamais mon papier à quiconque avant de le lire à l'antenne. C'est un gros boulot, qui me prend la tête. J'ai mis du temps, par exemple, à trouver l'angle de la chronique où j'imagine Jacques Chirac, à qui Bernadette



**François Morel en Deschiens...**



**en bourgeois gentilhomme...**



**... et dans « le Grand Retournement »**

planque la charcuterie et les Corona, observant d'un air ahuri la bataille Copé-Fillon, mais j'ai pris un plaisir fou à l'écrire.

**Vous éprouvez le même plaisir à écrire des chroniques dans « le Monde des livres » ?**

Plaisir, c'est beaucoup dire. Je suis très consciencieux et angoissé parce que je ne suis jamais sûr de moi. Que « le Monde » me sollicite pour me demander mon avis sur Vialatte, ça me flatte, mais je n'en reviens pas. Je suis partagé entre mon désir d'exprimer ma passion pour Vialatte et un sentiment profond d'illégitimité. C'est tout moi, ça. Je me lance des défis et je ne peux m'empêcher de penser : ils me prennent à l'essai, je dois tout faire pour les convaincre qu'ils ont raison de me faire confiance.

**Il y a un théâtre qui vous fait confiance, c'est La Pépinière : une carte blanche de six mois et six spectacles de vous à l'affiche !**

C'est fou, je sais. D'autant que je continue à jouer « le Bourgeois » en tournée jusqu'à la fin janvier. Mais ce qu'il y a de bien avec cette carte blanche, c'est que je vais pouvoir rassembler tout ce que j'aime faire : jouer, chanter, mettre en scène. Il sera question aussi bien de fleurs, chacune m'évoquant un souvenir d'enfance (« Hyacinthe et Rose »), que de cinéma, avec les joutes entre Bory et Charensoil (« Instants critiques »). Et dire que je n'ai même pas fini d'écrire « La fin du monde est pour dimanche », que je jouerai à partir d'avril. Ce sera un spectacle existentiel. Je pars d'une phrase trouvée dans le très beau livre de Michel Audiard, « la Nuit, le jour et toutes les autres nuits », dans laquelle il dit que les hommes n'ont cessé d'inventer des instruments pour détruire le monde. En somme, je voudrais faire un spectacle léger sur des choses graves.

**C'est décidément votre marque de fabrique...**

Mon papa, qui était cégétiste, mais pas inscrit, faisait les trois-huit à la gare SNCF de Flers. C'était un bonhomme bourru et tendre, parfois entre deux vins, qui était heureux et fier de me voir sur scène. Une de ses dernières paroles, c'était : « Surtout, François, continue de faire rire les gens. » Alors, je continue.

Propos recueillis par **JÉRÔME GARCIN**